

LE TURNE DE
VIRGILE
TRAGÉDIE

BROSSE (15..?-1651)

1647

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mai 2020. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**LE TURNE DE
VIRGILE
TRAGÉDIE**

Par le sieur de LA BROSSE.

À Paris, Chez la veuve NICOLAS DE SERCY, au Palais, en la
Salle Dauphine, à la Bonne-Foy Couronnée.

M. DC. XLVII. AVEC PERMISSION.

**EPITRE À TRÈS HAUT ET TRÈS
PUISSANT SEIGNEUR MESSIRE
FRANCOIS DE Rochefort Marquis de la
Boulais, Baron de Chastillon, Chailly, Aussé,
Chitry, Corbellin, S. More, Gouverneur des
villes d'Avalon, Vezelay, etc.**

MONSEIGNEUR,

Je fais aujourd'hui de la fable ancienne une vérité moderne ; il est croyable que Prométhée fut amoureux du feu céleste, et que la crainte d'en être brûlé ne l'empêcha pas de le ravir. Puisqu'au hasard d'être ébloui et même aveuglé de l'éclat de votre condition ; je n'ai pu négliger dans la passion que j'avais d'être connu de vous, un moyen qui m'a semblé utile pour m'en approcher. Virgile ayant été autrefois bien vu d'Auguste, je me suis persuadé qu'étant tel en toutes vos actions, vous ne dédaigneriez pas de me regarder, si pour me présenter à vous, je marchais sur les pas de ce grand Génie. Je ne vante point le mérite du héros dont le nom sert de titre à mon poème, pour recommander après ceux de votre race, en les comparant à lui. Cette façon de louer est trop ravalée, et bien qu'elle soit aujourd'hui des plus ordinaires, je pense avoir raison de la mépriser, ayant à parler d'une maison dont les avantages ne le furent jamais. Quand Turne aurait été cent fois plus généreux, je ferais beaucoup pour sa gloire si je le comparais aux héros de votre illustre famille, et non pas eux à lui. Et quand Énée aurait été infiniment plus religieux, ce serait sans lui faire tort, que je maintiendrais qu'il l'aurait toujours été infiniment moins que vous. J'en ai trop dit, en ayant trop à dire, un mauvais nageur s'avance toujours trop en mer pour peu qu'il s'éloigne du rivage. J'ajoute que l'Echo qui ne répond pas à la voix du Tonnerre, m'apprend que je ne puis parler assez sobrement de ce qui est inconcevablement au dessus de moi. Je m'impose donc silence, et contraignant en cette occasion ma langue et ma plume ; je ne permets au plus à l'une, que de vous supplier de m'avouer dans l'offre que je vous fais d'un de mes travaux : Et à l'autre, désigner après cet aveu, que je suis, MONSEIGNEUR,

Votre très humble, et très obéissant serviteur.

LA BROSSE.

AU LECTEUR.

Remarque s'il te plaît qu'au point que les Latins excités par la harangue de Jutine, chargent les Troyens ; on doit abaisser une toile, derrière laquelle ils se battent avec quelque bruit d'armes. Cette observation devait être mise en marge, sur la fin du troisième acte ; mais l'imprimeur l'ayant omise, j'ai bien voulu la placer ici, afin de prévenir ta censure qui m'aurait pu reprendre d'ensanglanter la scène, et d'imiter hors de temps les rudes spectacles des Collèges. Je n'ai plus rien à te faire remarquer, si ce n'est quelques fautes survenues à l'impression, dont voici les plus importantes.

Fautes survenues à l'impression.

Act. 2. Sc. I. vers 14. belles, lisez nobles.

Sc. 2. vers I. belle, lisez bonne.

Vers 21, en, lisez est. Sc. 3.

vers 36. sa. lisez la.

Sc 4. vers 44. son sang, lisez le Ciel.

Acte 3. Sc. 2. vers 43. respects, lisez motifs.

Sc. 3. vers. 30. mon lisez le.

Sc. 4. vers 33. ardeur lisez d'abord.

Acte IV. Sc. 1. ce lisez le.

LES ACTEURS

LATINUS, Roi des Latins.
AMATA, femme de Latinus.
LAVINIE, fille de Latinus.
TURNE, fils du Roi Daunus, amant de Lavinie.
JUTURNE, soeur de Turne.
SIDON, Gentilhomme Latin.
TYRENE, Gentilhomme Latin.
ÉNÉE, Prince Troyen.
ACATE, ami d'Énée.
TROUPE DES LATINS.
TROUPE DES TROYENS.

La scène est à Lavinium, ville du Latium, contrée d'Italie, maintenant appelée le territoire de Rome, ou campagna di Roma.

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE.

Latinus, Turne.

LATINUS.

Nous espérons en vain de surmonter Énée,
Rien ne peut arrêter sa bonne destinée,
Elle est comme un torrent dont seulement le bruit
Ébranle tout, abat, traîne, emporte, et détruit ;
5 Nous en fîmes l'essai lorsque la Renommée
Nous apprit qu'il venait avecque son armée,
Cette nouvelle émut nos plus forts citoyens,
Et nous en vîmes choir à l'abord des Troyens.
Peu surent soutenir, ces premières alarmes,
10 Vous faillites vous-même à tomber sous leurs armes,
Et bien que rarement vous cédiez aux combats,
Vous lâchâtes le pied, et doublâtes le pas ;
Ce fut lorsque enflammé de colère et de haine,
Vous fondîtes sur eux dans la forêt prochaine
15 Pour vous venger du cerf que ces chasseurs adroits
Avaient teint de son sang et percé de leurs traits.

TURNE.

Ha ne me faites point un traitement si rude,
Que pouvait la valeur contre la multitude ?

LATINUS.

Réussites vous mieux, lorsque armé de flambeaux,
20 Vous osâtes porter le feu dans leurs vaisseaux ?
Ces hommes aguerris montrèrent que les flammes
N'avaient rien de contraire à leurs vaillantes âmes,
Et cent de nos soldats tant blessés que défaits,
Surent que la vertu, ne les quittait jamais.
25 Votre retraite alors fut encor un peu prompte,
Et le feu des vaisseaux leur fit voir votre honte.

TURNE.

Tous ceux qui me suivaient imitant ma valeur
Dans cette occasion signalèrent la leur,
Leurs grands coeurs enflammés du désir de la gloire
30 Cherchèrent au combat la mort ou la victoire,
Nous fîmes des efforts qu'on ne peut comparer,

Le texte original porte 'adraits' pour la rime avec traits.

Et qu'il faut avoir vus pour se les figurer :
Mais de nos ennemis les Dieux prenants la cause,
Firent en leur faveur une métamorphose,
35 Sur le point que le feu dévorait leurs vaisseaux,
On les vit se changer en des nymphes des eaux ;
Ce prodige sema la peur parmi les nôtres,
Redonna l'espérance et le courage aux autres,
Qui voyants que le Ciel prenait leurs intérêts,
40 Repoussèrent la mort qui les suivait de près.

LATINUS.

Ainsi quelque fureur qui vous porte à combattre,
Si le Ciel les soutient, rien ne peut les abattre,
En vain tous les mortels vous prêteraient secours,
Vos généreux desseins avorteraient toujours.
45 Leur constance héroïque a vaincu la fortune,
Elle se lasse enfin de leur être importune.
Et comme les succès nous l'apprennent assez,
Ils viennent triompher de leurs travaux passés,
Qui vaincus et vainqueurs, ils viennent avec joie
50 Établir en ces lieux une nouvelle Troie.

TURNE.

Quoi ce peuple exilé, quoi ces hommes errants
De fugitifs qu'ils sont, deviendraient conquérants,
Quoi ces tisons restés du bûcher de leur ville
Aurait dans l'Italie un salutaire asile,
55 Ces esclaves des Grecs nous donneraient des lois ?
Ha que Turne plutôt périsse mille fois.

LATINUS.

Mais je suis las de voir de mortelles tempêtes,
Balancer tous les jours la foudre sur nos têtes :
Mais je suis las de voir flotter par nos discords
60 Dans des fleuves de sang des montagnes de corps.

Discord : désunion, dispute, querelle.
Il est vieux et hors d'usage [au
XVIIème]. [F]

TURNE.

Et bien pour terminer cette guerre mortelle,
Souffrez que mon bras seul défende ma querelle,
Et que le prompt effet d'un duel glorieux
Punisse mon rival, ou me ferme les yeux.

LATINUS.

Ô résolution, qui témoigne un courage,
65 Hardi dans le danger, et ferme dans l'orage,
Ô propos dont l'effet couronnerait vos vœux,
Si les plus résolus étaient les plus heureux.
« Mais quoi, Mars et le sort trahissent l'espérance
70 Qu'un homme valeureux conçoit de sa vaillance,
Souvent les plus adroits meurent en combattant,
Et toute leur vertu les quitte en un instant. »
Ha Turne, croyez-moi, surmontez cette envie
De hasarder vos biens, votre honneur, votre vie,
75 Aimez-vous mieux vous-même et préférez vos jours,
Et le repos public au soin de vos amours.
Tant de riches partis, tant de nobles familles

Aspirent au bonheur de vous donner leurs filles,
Oubliez Lavinie, et parmi tant d'objets,
80 À qui l'illustre sang a donné des sujets,
Faites choix du plus beau, destinez lui votre âme,
Et les premiers devoirs d'une nouvelle flamme.

TURNÉ.

Que Turné ait de l'amour pour une autre beauté !
Ô propos outrageux, et plein de cruauté,
85 Ha ne m'obligez point à cette faute extrême,
J'oublierai Lavinie en m'oubliant moi-même,
Mais tant que je pourrai me souvenir de moi
J'aurai mémoire d'elle, et lui tiendrai ma foi :
90 Ne vous figurez pas que j'aime tant la vie,
J'affronterai la mort pour gagner Lavinie,
Mon rival est trop vain, d'aspirer à son rang,
Avant qu'avoir éteint mes feux dedans mon sang.

LATINUS.

Puisque je vois votre âme à ce point obstinée,
Je l'abandonne au cours de votre destinée ;
95 Turné tenez-vous prêt, je consens que le sort
Finiisse nos débats par une seule mort,
Quelque soit le vainqueur, sa martiale adresse
Se verra couronner des mains de la Princesse,
Adieu, demeurez seul, et priez les Destins
100 De prendre avecques vous, le parti des Latins,
Je m'en vais cependant publier la nouvelle
Du glorieux danger où l'amour vous appelle.

SCÈNE II.

TURNÉ.

Héroïques transports, généreux mouvements,
Qu'un amour légitime inspire aux vrais amants,
105 Apprenez aux Latins, à la honte d'Énée
Quel est votre pouvoir dans une âme bien née.
Et toi noble instrument de mes illustres faits,
Ne sois pas dans mes mains un inutile faix,
Parais-y dans l'éclat que tu dois y paraître,
110 Teint et tout chaud du sang du rival de ton maître,
Arrache de son front le myrte et le laurier.
Enfin fais voir sa mort écrite en ton acier.
Et vous puissants attraites des yeux de Lavinie,
Dont mon âme ressent l'aimable tyrannie,
115 Supplice de mon cœur que je trouve si doux,
Inspirez moi des feux qui soient dignes de vous,
Un rival insolent par un orgueil extrême
Ose porter les yeux à votre diadème,
Il ose s'opposer au cours de mes plaisirs,
120 Et choquer mes souhaits avecques ses désirs.
Mais je l'en veux punir ou périr par ses armes,
Un trépas glorieux n'a pour moi que des charmes,
La mort ne me saurait imprimer de terreur,

Myrte : plante méditerranéenne,
symbole de Vénus, Jupiter et de la
muse Erato.

Diadème : symbole du règne d'un
souverain. Couronne.

Laurier : symbole de la victoire. Une
couronne de laurier ceint la tête du
vainqueur.

125 J'en regarde la gloire et n'en vois point l'horreur,
 Cette épée et ce bras, l'amour et mon courage
 Me mettront dans le port au plus fort de l'orage,
 Et sans être assisté que de moi seulement,
 On me verra combattre et vaincre noblement ;
 Oui Latins, vous verrez ma vertu fortunée
 130 Ensevelir vos maux dans la tombe d'Énée,
 Mettez les armes bas, je combattrai pour vous,
 Et le combat fini, nous triompherons tous,
 Vos applaudissements me payeront de ma peine.
 Mais j'aperçois ma soeur qui vient avec la Reine,
 135 Leurs visages ternis, et leurs yeux éplorés
 Sont de leurs déplaisirs les témoins assurés.

SCÈNE III.

Amata, Juturne, Turne.

AMATA.

Saisie également de crainte et de colère
 Turne je viens blâmer votre vertu sévère,
 Et loin de vous flatter d'un titre glorieux,
 140 Je viens vous appeler ingrat et furieux.
 Après ce que j'ai fait pour mettre votre vie
 Dans un comble de biens plus haut que votre envie,
 Après avoir toujours autorisé vos feux,
 Après avoir promis Lavinie à vos vœux,
 145 Vous plaire à me plonger dedans l'inquiétude,
 N'est-ce pas vous noircir de trop d'ingratitude,
 N'est-ce pas m'outrager, et reconnaître mal
 Un bienfait sans exemple, un amour sans égal ?
 Mais n'est-ce pas encor un excès de furie,
 150 D'embrasser l'intérêt d'une ingrate patrie,
 Qui peut et ne veut pas, faire un dernier effort
 Pour vaincre ou pour mourir par une belle mort ?
 Que le peuple latin prenne pour soi les armes,
 Qu'il verse au lieu de pleurs, du sang dans ces alarmes,
 155 Qu'il défende sa vie, et qu'il n'espère pas
 Qu'un combat singulier finisse cent combats,
 Que Turne soit tenu de montrer son courage,
 En s'engageant tout seul dans un mortel orage,
 « C'est crime de souffrir qu'un homme de son rang
 160 Perde pour des sujets une goutte de sang. »

TURNE.

Tout ce discours n'est rien qu'une subtile adresse
 Pour connaître à quel point je chéris la Princesse,
 Vous voulez éprouver ma résolution,
 Pour juger de l'excès de mon affection.
 165 Mais toutes vos raisons ni tout votre artifice
 Ne sauraient m'empêcher d'entrer dedans la lice,
 Et de faire paraître en bravant les hasards,
 Qu'amour dans un grand coeur est assisté de Mars.

Mars : Dieu de la guerre chez les Romains.

AMATA.

170 Prince si la raison est si mal écoutée,
Qu'au moins celle des pleurs ne soit pas rejetée,
Nous vous en conjurons par l'Auguste douceur
Du sacré nom de Reine, et de celui de soeur.

JUTURNE.

175 Qui si quelque respect et quelque amour vous reste,
Étouffez un dessein qui vous serait funeste,
Gardez vous de tenter le hasard d'un duel,
Soyez moins courageux, ou soyez plus cruel,
Mêlez auparavant que de prendre les armes,
Les ruisseaux de mon sang avec ceux de mes larmes,
180 Prévenez en cédant à mon juste transport,
Le regret que j'aurais de voir mon frère mort.

TURNE.

Que ce sexe est puissant, que sa faiblesse est forte,
Je ne me vis jamais assailli de la sorte,
Jamais rien n'a si fort ébranlé ma vertu,
Et je ne fus jamais si près d'être abattu.

AMATA.

185 Juturne poursuivez, le voilà qui chancelle,
Redoublez vos soupirs, et pressez ce rebelle.

JUTURNE.

Madame il est vaincu, le secours que voici
Nous fera triompher de ce coeur endurci.

TURNE.

190 Dieux comment résister, contre tant d'adversaires,
Quels efforts, quels conseils me seront salutaires,
Ha Turne dans l'état où ton malheur t'a mis,
Fuis sans délibérer devant tes ennemis.

SCÈNE IV.

Lavinie, Turne, Amata, Juturne.

LAVINIE.

Arrêtez.

TURNE, bas.

Si j'arrête, il faut que je me rende.

Poursuivons.

LAVINIE.

Arrêtez, c'est moi qui le commande.

TURNE.

195 Je demeure immobile à ce commandement,
Qu'un homme a peu de force alors qu'il est amant.

LAVINIE.

Écoutez moi parler.

TURNE.

Parlez, je vous écoute,
Votre bouche et vos yeux n'ont rien que je redoute,
De quelque sentiment que je sois combattu,
200 Vous pouvez vaincre Turne, et non pas sa vertu.

LAVINIE.

Inhumain contentez votre cruelle envie,
Sans me faire languir, arrachez moi la vie,
Prévenez en plongeant votre épée en mon sein,
Un effort que mon coeur obtiendra de ma main,
205 La crainte de tomber sous le pouvoir d'Énée,
Par le dernier malheur de votre destinée,
Me fera sur nos murs mourir avec éclat,
Avant que vous soyez dans le lieu du combat.

TURNE.

Donc suivant vos discours, mon rival doit m'abattre,
210 Vous me jugez vaincu, puisque je vais combattre,
Vous croyez que je sois un homme sans valeur,
Que le premier combat porte au dernier malheur :
Mais avoir ce penser, c'est me faire un outrage,
Mars rendra mon bonheur égal à mon courage,
215 Et comme il prend plaisir d'honorer les guerriers,
Il m'aidera lui-même à cueillir des lauriers.

AMATA.

Quoi Prince, sa douleur n'aura rien qui vous touche,
Elle ne vaincra point votre vertu farouche,
Quoi vous serez rebelle aux lois de son amour

Penser : substantif masculin au XVII^e siècle qui a le sens de "pensée".

220 Jusques à lui ravir le repos et le jour ?

LAVINIE.

D'amour je n'en ai plus, je n'ai que de la haine,
Puisqu'il est inhumain, je veux être inhumaine,
Quoi qu'il fasse d'illustre en ce choc dangereux,
Je ne le verrai plus que d'un oeil rigoureux.

TURNE.

225 Quoi vous me haïrez !

LAVINIE.

Je ferai pis encore,
Je céderai mon coeur au Troyen qui m'adore.

TURNE.

Ô trop sanglant arrêt contre moi fulminé,
Coup d'autant plus mortel, qu'il est inopiné,
Vous aimerez un homme à qui tout fait la guerre,
230 Que la mer irritée a vomi sur la terre,
Ha changez de discours.

LAVINIE.

Vous, changez de dessein.

TURNE.

Mais le Roi veut qu'Énée expire de ma main,
Il attend aujourd'hui cette preuve héroïque
Du zèle qui m'engage à la cause publique,
235 J'ai promis cet effet de courage et d'amour,
Je m'en dois acquitter, ou ne plus voir le jour,
La parole d'un Prince est une loi sévère,
Qu'il s'impose soi-même et qu'il faut qu'il révère,
N'y satisfaire pas c'est attirer sur moi
240 Et le mépris du peuple, et la haine du Roi.
Bien plus, c'est ruiner cette ardeur légitime
Dont votre aspect divin, me remplit et m'anime,
Ce penser entretient, ma résolution,
Le refus du combat, détruit ma passion,
245 Témoigner de la crainte, ou peu de hardiesse
C'est trahir mon honneur, et perdre ma maîtresse.

AMATA.

Que cette vaine peur, ne vous travaille pas,
Vous pouvez sans danger, mettre les armes bas,
Le rang que vous tenez, fera taire l'envie,
250 Un Prince est obligé de conserver sa vie
Et sa gloire s'accroît, lorsqu'il sait éviter
Un mortel précipice où l'on le veut jeter :
Pour le regard du Roi, dont vous craignez la haine
S'il a le sceptre en main, songez que je suis Reine,
255 Et quelque aversion, qu'il conçoive pour vous,
Croyez qu'au moins mes pleurs éteindront son courroux.
Qu'au reste il ne saurait vous ravir votre amante
Que je n'en sois d'accord, et qu'elle n'y consente

260 Cet absolu pouvoir que lui donne son rang
S'étend sur ses sujets, et non pas sur son sang.
En vain mille rivaux, choqueraient votre flamme
Pour prix de leur amour, ils n'auraient que du blâme,
J'en donne ma parole, en présence des Dieux
Pourvu que vous fuyez un combat odieux.

LAVINIE.

265 Sur le même sujet, je dis la même chose,
Quelque illustre parti que le Roi me propose
Mon coeur n'aura pour lui que d'extrêmes froideurs
Si vous alentissez, vos guerrières ardeurs.

TURNE.

Mais le Roi peut beaucoup, ce penser m'épouvante.

LAVINIE.

270 Il peut tout sur sa fille, et rien sur votre amante.

TURNE.

C'est assez, je me rends, et pour vous témoigner
Que tout cède à l'Amour alors qu'il veut régner,
Je mets sans répliquer à vos pieds mon épée,
Je ne la veux plus voir, aux combats occupée,
275 On peut être vaillant, sans tenter les hasards,
Amour a des guerriers, aussi bien comme Mars.

SCÈNE V.

Latinus, Turne, Amata, Lavinie, Juturne.

LATINUS.

Turne que faites-vous ? Quelle indigne faiblesse
Vous fait ici commettre un acte qui me blesse ?

TURNE, bas.

Que je suis interdit.

LATINUS.

Au point qu'on nous doit voir
280 Détruire d'un rival, l'orgueil et le pouvoir,
Lorsque pour réprimer son insolente envie
Le temps presse de faire un appel de sa vie,
Un honteux repentir, d'un glorieux dessein
Vous arrache à mes yeux, les armes de la main.

TURNE.

285 Ha ! Sire dissipez, ce soupçon qui m'offense,
Jamais mes actions n'ont trahi ma naissance,
Faites, faites de moi de meilleurs jugements,
Et me connaissez mieux, dans tous mes mouvements,
Je ne mets mon épée aux pieds de cette belle
290 Que pour paraître amant, en prenant congé d'elle.

Son excellent mérite, et sa rare beauté
Veulent de mon amour cette civilité,
Maintenant je suis quitte, et mon Amour n'aspire
Qu'à tenter le péril, où la gloire m'attire,
295 J'attends de ce combat, un laurier immortel,
Et je vais de ce pas, en dresser le Cartel.

LATINUS.

Songez bien...

TURNE.

Si je dois périr dedans l'orage,
Je heurterai du moins, l'écueil de mon naufrage.

JUTURNE.

Ô l'insensible frère.

LAVINIE.

Ô l'infidèle amant.

AMATA.

300 Ne l'abandonnons pas dans son aveuglement,
Suivons le toutes trois, et combattons ensemble
Deux esprits différents, que la fureur assemble,
Faisons agir nos yeux, pour la dernière fois,
Et s'ils n'obtiennent rien, armons nous toutes trois.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Lavinie, Juturne.

LAVINIE.

305 Dérégles mouvements, d'un coeur qui désespéré,
Épargnez mon amant, et respectez mon père,
La nature et l'Amour, absolus comme ils sont,
M'ordonnent de souffrir, les rigueurs qu'ils me font,
Ma haine ne saurait justement les poursuivre,
310 L'un m'a mis dans le monde, et l'autre m'y fait vivre.
Je suis presque à tous deux tenue également,
Enfin l'un est mon père, et l'autre est mon Amant,
Je les dois révéler par dessus toute chose,
Même chérir mes maux puis qu'ils en sont la cause,
315 Et me persuader, qu'ils n'entreprennent rien
Qui ne doive augmenter leur honneur, et le mien :
Juturne retenons nos soupirs, et nos larmes,
Repoussons nos ennuis, par de plus nobles armes,
Opposons l'espérance aux appréhensions
320 Qui sèment le désordre entre nos passions,
Soyons ce qui faut être, et non ce que nous sommes,
Méprisons les malheurs, tâchons de paraître hommes,
Quoi qu'il tonne sur nous, gardons nous de blêmir,
Sentons le coup du foudre avant que d'en frémir :
325 Et qu'on doute en voyant nôtre constance austère
Si Turne est mon amant, et s'il est votre frère.

JUTURNE.

Madame je ne puis contraindre mes douleurs
Jusqu'à leur refuser, des soupirs et des pleurs,
Montrer de la constance, étant si malheureuse,
330 C'est paraître insensible, et non pas généreuse,
Ce que vous appelez, courage et fermeté
Passe à mon jugement, pour une dureté,
Le sang s'attache au sang, avec plus de tendresse,
Je dois m'abandonner au cours de ma tristesse,
335 Quand de la peur d'un mal, un esprit est atteint
Il a droit de s'en plaindre, au moment qu'il le craint,
Celui que j'appréhende, étant un mal extrême,
Ma plainte et ma douleur doivent être de même,
Et de quelque raison, que vous me combattiez,
340 Je suis soeur, discourez comme si vous l'étiez.

LAVINIE.

Il est vrai que le Ciel, alors qu'il nous fait naître,
Nous départ un instinct, qu'on ne peut méconnaître,
Par qui nous redoutons, et ressentons les coups
Qui blessent ceux qui sont d'un même sang que nous ;
345 Mais cette passion, digne d'une belle âme
Qu'on exprime point mieux que par le nom de flamme,
L'Amour sur nos esprits, agit plus puissamment,
On considère moins un frère qu'un amant,
Par elle on se transforme, en l'objet que l'on aime
350 Et l'on ne chérit rien à l'égal de soi-même.
Toutefois vous voyez, qu'au point de succomber
Sous le faix d'un malheur, qui s'apprête à tomber,
Mon âme se résout, d'en attendre l'atteinte
Autant que ma douleur s'exprime par la plainte,
355 Je confesse pourtant, qu'à peine ma vertu
Assiste mon espoir, de crainte combattu,
Je l'entends quelquefois, qu'elle demande trêve,
Mais le combat est noble, il faut que je l'achève,
Que le destin me perde, ou me sauve aujourd'hui
360 Que je meure avec Turne, ou triomphe avec lui.
Mais qu'apporte Sidon ?

SCÈNE II.

Sidon, Lavinie, Juturne.

SIDON.

Une belle nouvelle.

LAVINIE.

Comment donc ?

SIDON.

Les Troyens, soit par crainte ou par zèle
S'opposent au dessein, de leur chef généreux
Qui veut combattre seul, pour la gloire et pour eux,
365 Il leur oppose en vain le pouvoir que lui donne
Dessus leurs volontés, le sceptre et la Couronne,
Ils ne profitent rien, tous d'une même voix
Disent qu'ils savent mieux se conserver leurs Rois.
Ce prince à qui l'honneur est plus cher que la vie,
370 Menace ses sujets, qui choquent son envie,
Mais comme son courroux, est tout prêt d'éclater
Ils font parler son fils, afin de l'arrêter.
Quoi Seigneur (lui dit-il) après mille tempêtes
Dont vos sages Conseils ont garanti nos têtes,
375 Après avoir dompté l'air, les eaux et le sort,
Voulez-vous tristement, faire naufrage au port ?
Voulez-vous tous nous perdre, et manquer de prudence
Quand vous n'avez besoin, que de son assistance ?
Nos ennemis lassés de tenir contre vous
380 Sont au point de venir embrasser vos genoux,
L'appel qu'ils vous ont fait, est un clair témoignage

Du manque de leur force, et de notre avantage,
Ils n'espèrent plus rien que de leur désespoir,
Faibles et fatigués, ils s'élèvent pour choir.
385 Laissez-les se détruire, et se confondre eux-mêmes,
Enfin moquez vous d'eux, et de leurs stratagèmes,
Ou si vous désirez d'imprimer sur leur front
Le visible remords, de l'appel qu'ils nous font,
Mon père permettez, dit ce fils magnanime,
390 Que le trépas de Turne accroisse mon estime,
Et qu'au dessein que j'ai, de peindre ma valeur,
Ce fer soit mon pinceau, son sang soit ma couleur :
Énée à ce propos, demeure sans réplique,
La vertu de son Fils, le regrée et le pique,
395 Il conçoit du plaisir de le voir généreux,
Mais il voudrait qu'il fut, plus conforme à ses vœux.
Cependant les Troyens, autorisés d'Iule,
Font sortir de leur camp Policlete et Venule,
Avecque ce discours, que le chef d'un État
400 Doit se battre en monarque, et non pas en soldat,
Ainsi tous deux l'ont dit, dans la sale prochaine
En présence du Roi, de Turne et de la Reine,
Qui pour quelque respect différant à sortir,
M'a fait commandement de vous en avertir.

LAVINIE.

405 Je rends grâces aux Dieux, dont la bonté propice
Daigne nous retenir, au bord du précipice,
Ce zèle, ou cette peur, contraire à ses projets,
Que le Prince Troyen, rencontre en ses sujets
Est un effet du Ciel, qui nous doit faire entendre
410 Qu'il veille dessus nous, et qu'il veut nous défendre ;
Il a vu vos douleurs, et mon présent ennui
Sans partir de mon coeur, est monté jusqu'à lui.

JUTURNE.

Vous vous flattez beaucoup, et trop tôt ce me semble,
De ma part je crains tout, je pâlis, et je tremble,
415 Et s'il faut que mon coeur, s'explique ouvertement,
Je n'attends rien de bon d'un si prompt changement,
Lorsqu'un calme soudain apaise un grand orage,
Les experts matelots craignent plus le naufrage,
Nous flottons dès longtemps au milieu d'une mer,
420 Où le Ciel contre nous se ligue avecque l'air,
La bonace survient contre toute apparence,
Concevons de la crainte et non de l'espérance,
Nous reculons peut-être afin d'aller plus fort,
Heurter contre l'écueil où nous attend la mort.

LAVINIE.

425 Vous vous défiez trop, et cette défiance
Que vous avez des Dieux et de leur prévoyance
Peut passer auprès d'eux pour une impiété
Qu'ils ne souffriront pas avec impunité,
N'attendez que du bien de leur bonté suprême ;
430 La Reine que voici vous en dira de même,
Ses yeux où l'on peut voir les plaisirs de son coeur
Semblent tacitement condamner votre peur.

SCÈNE III.

Amata, Lavinie, Juturne, Sidon.

AMATA.

Mes filles, je vous viens confirmer dans la joie
Une insigne faveur que le Ciel nous octroie,
435 La colère du sort à la fin s'adoucit.

LAVINIE.

Par votre ordre, Sidon, en a fait le récit.

AMATA.

Donc, ne redoutons plus la rigueur importune
Qu'a jusqu'ici sur nous exercé la fortune,
Notre heur pour commencer n'est pas moins affermi,
440 Les Dieux aux affligés n'aident pas à demi.

Heur : Bonne fortune, chance
heureuse. [L]

LAVINIE.

Oui Madame, voyant que le Ciel nous caresse
Nous devons faire voir des marques d'allégresse,
Puis que nous passerions en n'en témoignant pas
Pour des esprits mal nés et pour des coeurs ingrats.
445 Cependant en faveur de l'ancienne Troie
J'oserai devant vous suspendre un peu ma joie,
Nos différents à part, je crois qu'il m'est permis
D'estimer la vertu dedans nos ennemis,
On pourrait vainement vouloir que je m'abstinsse
450 De faire cas du soin qu'ils prennent de leur Prince,
La résolution de conserver un Roi
Peut tirer en tout temps des louanges de moi.
Mais ils sont dites vous moins zélés que timides,
Au contraire ils font voir des courages solides,
455 Puisque pour éviter un combat dangereux
Ils choquent le pouvoir qu'un monarque a sur eux :
Les Latins n'auraient pas cette noble assurance,
Leur Roi hasarderait sa vie en leur présence,
Et s'il fallait encor que Turne en vint aux coups
460 Les lâches souffriraient qu'il s'exposât pour tous.

JUTURNE.

Madame, c'est bientôt faire la généreuse
Pour une âme avisée et de plus amoureuse
Et c'est avoir recours à d'injustes moyens
Que de charmer vos maux en louant les Troyens,
465 Remarquez ce qu'ils font, comme ce que vous faites
Leurs souhaits, vos refus, quels ils sont, qui vous êtes,
Et songez après tout que leur chef et leur Roi,
Veut que vous acceptiez ou sa mort ou sa foi.

AMATA.

Juturne ce discours est de mauvais augure,
470 Goûtez mieux le repos que le Ciel nous procure

Et tenez pour certain que dedans peu de jours
Turne possèdera l'objet de ses amours.

SCÈNE IV.

Turne, Amata, Lavinie, Juturne, Sidon.

TURNE.

Il faut auparavant que ce bonheur insigne,
Satisfasse un esprit qui s'en confesse indigne,
475 Qu'on publie en tous lieux, que ce bras a vaincu
Que Turne vit encor et qu'Énée a vécu.
Il fait le généreux, lui dont l'âme servile
Méprisa le bonheur de mourir dans sa ville,
Lui qui ne voulut pas qu'elle fut son cercueil,
480 Ni briser en heurtant contre un si noble écueil,
Ses sujets désirant de conserver sa vie
Ont blâmé hautement sa téméraire envie,
Ce Prince malheureux est toutefois si vain
Qu'il veut avoir l'honneur de mourir de ma main :
485 Un d'entre ses soldats qu'il croit le plus fidèle
M'en vient tout fraîchement d'apporter la nouvelle,
Toutes ses légions ne l'ont pu divertir
D'un malheur dont leurs soins le voulaient garantir,
C'est peut-être qu'il craint brûlant pour Lavinie
490 Que son ambition ne demeure impunie,
Et que tyrannisé d'un furieux remords
Il veut par une mort éviter mille morts.
Mais quoi vous soupirez et je vois vos visages,
Tristes, pâles, défaits, et couverts de nuages :
495 D'où naît dedans vos coeurs tant d'inégalité
Que de vous affliger de ma félicité,
Que de verser des pleurs alors que la victoire
Me prépare une place au temple de mémoire,
Dites moi grande Reine appréhendez vous tant
500 De me considérer dans un lustre éclatant,
De me voir revenir la tête couronnée,
Et richement paré des dépouilles d'Énée,
Craignez vous que l'on die aux siècles qui viendront
Que mille beaux lauriers ont ombragé mon front ?
505 Vous qu'on voit s'attrister quand le sort m'est prospère,
Est ce de la façon que vous traitez un frère,
Est ce ainsi qu'un grand coeur lâchement abattu
Répond à sa naissance et soutient sa vertu,
Cachez votre tristesse et renfermez vos plaintes,
510 Montrez de l'assurance au lieu de tant de craintes,
Élevez vos pensers, respirez pour l'honneur
Ou ne m'obligez plus à vous nommer ma soeur.
Et vous chère moitié de mon âme enflammée
Laissez moi travailler à votre renommée,
515 Permettez que ce fer qui ne redoute rien
Grave dedans son sang votre nom et le mien,
Mon rival se verra du premier coup abattre,
Car je vais triompher puisque je vais combattre.

LAVINIE.

Hélas.

TURNE.

Ha ! Ce soupir est indigne de vous,
520 Je m'en tiens offensé, je le dis entre nous,
Prêt de vous conquérir par une belle voie,
Une injuste douleur étouffe votre joie.

LAVINIE.

Je crains.

TURNE.

Que craignez vous ?

LAVINIE.

Un malheur. Ce qui peut arriver

TURNE.

Ma vertu m'en saura préserver.

LAVINIE.

525 Prince si vous m'aimez autant que vous le dites.

TURNE.

Brisons là, mon amour égale vos mérites,
Que cela nous suffise en l'état où je suis,
Vous dire ces trois mots, est tout ce que je puis,
Je sens, si je restais en ce lieu davantage
530 Que vous pourriez enfin ébranler mon courage.
Adieu Madame, adieu, je vous laisse mon coeur,
C'est assez de mon bras, pour revenir vainqueur.

SCÈNE V.

Amata, Lavinie, Juturne, Sidon.

LAVINIE.

Allez cruel, allez, moquez vous de mes craintes,
Fermez l'oeil à mes pleurs et l'oreille à mes plaintes,
535 Suivez les mouvements dont vous êtes pressé
Et reprenez un coeur que vous m'avez laissé ;
Allez imprudemment exposer votre vie.
Prodiguez votre sang mon âme en est ravie,
Je suis votre conquête et pour un si beau prix
540 Vous devez bien avoir votre vie à mépris,
Ce désir de combattre est noble et légitime,
Si je l'ai condamné maintenant je l'estime,
Et si je l'ai nommé du nom d'aveuglement
Je l'appelle à cette heure un trait de jugement.
545 Mais Ciel qu'en mon malheur aisément je me flatte,
Que c'est mal à propos que mon dépit éclate,
Et que je manque bien de raison et d'amour
De consentir que Turne aille perdre le jour,
Déraisonnable effet d'une fureur extrême,
550 Avec lui je perds tout et je me perds moi-même :
Revenez cher amant, ou du moins retardez,
Je ne valus jamais ce que vous hasardez,
Votre ardeur au combat n'a rien de légitime,
Je la crains, je l'abhorre, et je l'appelle un crime
555 Comme paraissant moins à mon coeur agité
Un trait de jugement qu'un trait de cruauté.
Mais ô Ciel, le barbare est trop loin pour m'entendre,
Madame allons après, courons sans plus attendre,
Et vous, venez ôter à ce frère inhumain
560 Et la rage du coeur et le fer de la main.

SCÈNE VI.

Latinus, Amata, Lavinie, Juturne, Sidon.

LATINUS.

Ne vous hâtez pas tant, il n'est pas nécessaire
De s'empressez si fort alors qu'on veut mal faire.

LAVINIE.

Seigneur nous n'avons pas de si mauvais desseins.

LATINUS.

Tous vos déguisements sont superflus et vains,
565 Je m'arrête au rapport que m'ont fait mes oreilles,
Quoi doncques, vous avez des faiblesses pareilles ?
On tâche d'asservir tout l'Empire Latin,
Turne y veut résister, vous plaignez son destin ?
Ha ! C'est vous témoigner, trop lâche et trop coupable,
570 Mille voudraient tenter ce péril honorable,
Mille tiendraient les coups et la mort à mépris,
Si je leur permettais de combattre à ce prix.

LAVINIE.

Ha ! Sire que j'obtienne un moment d'audience,
Souffrez que mon amour s'exprime en ma défense,
575 Et qu'il vous fasse voir que je n'ai point de tort
De plaindre mon amant si proche de la mort.

LATINUS.

Oui, j'en écouterai les raisons et les causes ;
Mais ce lieu n'est pas propre à traiter de ces choses,
Entrons pour en parler dans cet appartement,
580 Je veux que tout ceci soit fait secrètement,
Car je serais fâché, qu'on sut de votre bouche
Combien peu l'intérêt de l'Empire vous touche.

AMATA.

Arbitres immortels, du destin des humains,
Je ne fais plus de vœux, je mets tout en vos mains.

SCÈNE VII.
Juturne, Sidon.

JUTURNE.

585 Sidon, approche, écoute, auras tu le courage
De m'aider à calmer ce violent orage,
Si je t'ouvre mon coeur, tairas tu mon secret ?

SIDON.

Je saurai me conduire, en confident discret,
Quelque important qu'il soit, assurez vous Madame,
590 Qu'on ne pourra jamais me l'arracher de l'âme.

JUTURNE.

Je m'en ressouviendrai, Sidon viens avec moi,
Je t'instruirai de tout dans le jardin du Roi.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Énée, Acate.

ACATE.

Quoi Seigneur, hasarder une si belle vie !

ÉNÉE.

L'amour me le commande, et l'honneur m'y convie,
595 Ne vous opposez plus à ce noble dessein,
À peine un Dieu pourrait me l'arracher du sein ;
Le sort en est jeté, rien ne m'en peut distraire,
Énée est courageux, si Turne est téméraire,
Son désespoir me plaît, et quel qu'en soit l'effet,
600 Je rends grâces au Ciel de l'appel qu'il m'a fait,
Son orgueil apprendra si ma vertu sommeille,
Qu'il faut peu la piquer afin qu'elle s'éveille,
Et qu'un coeur généreux que l'on heurte trop fort,
Est un écueil caché dedans une eau qui dort.
605 Allez fidèle Acate, allez dans votre tente
Soulager par vos soins ma généreuse attente,
Si Turne tient parole et ne consulte pas,
Il doit dans peu de temps dresser ici ces pas,
C'est l'endroit destiné pour finir notre guerre,
610 Et calmer tant de bruits par un coup de tonnerre,
Allez donc.

ACATE.

Mais Seigneur...

ÉNÉE.

Allez sans repartir
Et si Turne paraît, venez m'en avertir.

SCÈNE II.

ÉNÉE.

Après mille travaux, dont la seule mémoire
 Épouvantera ceux qui liront mon histoire,
 615 Le jour est arrivé, qu'ont marqué les Destins
 Pour me faire monter au trône des Latins,
 D'un rival insolent, l'arrogante entreprise
 Précipite l'effet des paroles d'Anchise,
 Lorsqu'aux Champs-Élysées, je fus voir ce vieillard,
 620 La Sibylle me tint ce discours de sa part.
 « Poursuis ta course Énée, et franchis la barrière,
 Qui finit tes travaux, et borne ta carrière,
 Va chercher ta patrie aux pays étrangers,
 Brave les accidents, affronte les dangers,
 625 Cours sur toutes les mers, sans craindre les naufrages,
 Un jour tout l'Univers te rendra des hommages,
 Un jour tes bras vainqueurs, et tes prospérités
 Donneront une Reine à toutes les Cités,
 Et tu contempleras de même qu'un prodige,
 630 Mille illustres rameaux dont tu seras la tige,
 Ton petit fils Iule, étendra ton renom,
 Son sang, et sa vertu, feront vivre ton nom,
 De lui viendra Romule, et des soins de cet homme,
 Une ville naîtra qui s'appellera Rome,
 635 Rome sera féconde, et ses premiers enfants
 Entreront dans le monde, armes et triomphants,
 Ils donneront des lois en recevant la Vie,
 Et portants dans le coeur, la superbe et l'envie,
 Après qu'ils auront vu, des Rois traîner leurs chars
 640 Commandants seuls à tous, seront nommés Césars. »
 Telle éclata la voix, dont l'Oracle de Cumès
 Prédit qu'un jour mon sort serait sans amertumes
 Et qu'étant enrichi, du bien qui m'est promis
 J'aurais plus d'envieux, que je n'eus d'ennemis.
 645 Aussi lorsque je pense à ce divin Oracle
 Je m'estime assez fort, pour vaincre tout obstacle,
 Cent rivaux dussent-ils m'attaquer aujourd'hui,
 Je leur résisterais dessus ce ferme appui.
 Étant favorisé d'un Destin infaillible
 650 Je me sens, et me crois désormais invincible.
 D'ailleurs l'occasion, d'un combat inouï,
 L'or du sceptre Latin dont je suis ébloui,
 La divine beauté pour qui j'ai de la flamme,
 Le désir de la gloire, et la crainte du blâme,
 655 Et mille autres motifs, des esprits généreux
 Me disent que la mort, n'a rien de rigoureux.
 Mais à ce que je vois, l'heureux moment s'avance
 Auquel on me verra châtier l'insolence,
 Acate de retour, avec de mes soldats
 660 Me vient dire que Turne arrive sur ses pas.

Anchise : père d'Énée qui le porta en
 quittant Troie.

Sibylle : prophétesse.

SCÈNE III.

Acate, Énée, Troupe des Troyens.

ACATE.

Seigneur, les assiégés sont sortis de la Ville,
Et leur abord doit être, aussi prompt que facile.

ÉNÉE.

Acate ne pouvait me satisfaire mieux,
La nouvelle est heureuse, et j'en rends grâce aux Dieux,
665 Ma fortune bientôt, changera de visage,
Soit que Turne succombe, ou qu'il ait l'avantage.

ACATE.

Conservés vous, Seigneur, et pour vous, et pour nous,
Ou qu'Acate du moins, combatte avecque vous.

ÉNÉE.

Je vous l'ai déjà dit, votre zèle me choque,
670 Je dois combattre seul, puis que l'on m'y provoque,
Je chargerais mon front d'un opprobre éternel,
Si je n'acceptais pas ce glorieux duel.

ACATE.

Et si vous ne souffrez que mon bras vous seconde,
J'en concevrai dans l'âme une douleur profonde.

ÉNÉE.

675 J'aime dans un grand coeur un pareil mouvement,
Mais c'est quand la raison lui sert de fondement,
Quand il a consulté si l'ardeur qui l'enflamme,
Ne peut au lieu d'honneur lui procurer du blâme,
S'il ne projette rien qui soit à contretemps,
680 Et dont les immortels se trouvent mécontents ;
C'est en quoi vous manquez, puisque la destinée
Se veut voir surmonter par les travaux d'Énée,
Qu'il n'est permis qu'à moi d'en divertir le cours,
Et de nous rendre heureux le reste de nos jours :
685 De plus c'est à moi seul que le cartel s'adresse,
C'est donc moi qui dois seul témoigner mon adresse,
Je dois seul satisfaire à mon fier ennemi,
Et ne me pas montrer généreux à demi ;
Souffrir que quelqu'un m'aide ou combatte à ma place,
690 Ce serait flatter Turne et croître son audace,
Ce serait l'assurer que je n'ai point de coeur,
Et devant le combat l'avouer mon vainqueur

ACATE.

Ce serait l'assurer qu'il ne vaut pas la peine
Que votre bras l'immole à votre juste haine,
695 Que vous êtes un foudre, et qu'il est de ces corps

Sur qui vous dédaignez d'employer vos efforts,
 Ce serait en un mot lui donner une preuve,
 Qu'il est comme un roseau, vous de même qu'un fleuve,
 Dont le rapide cours méprise de heurter,
 700 Un obstacle impuissant qui ne peut l'arrêter.

ÉNÉE.

Acate vous parlez avec tant d'éloquence,
 Avec tant de chaleur, de zèle et d'assurance
 Que l'octroi de vos vœux armerait votre bras,
 Si mon ardente amour ne le défendait pas :
 705 C'est peu, que la fierté de Turne soit punie,
 Il faut qu'en le perdant, je gagne Lavinie,
 Et je ne puis prétendre à ce contentement
 Qu'en faisant dessous moi succomber son amant ;
 Comme cette Princesse a l'âme généreuse,
 710 C'est la seule vertu qui la rend amoureuse,
 Ainsi pour mériter, et son cœur, et sa foi
 Il faut montrer que Turne en a bien moins que moi :
 D'autre part ma douleur, et juste et violente,
 Doit le sacrifier aux mânes de Pallante,
 715 D'un si fidèle ami, la chute et le trépas
 Demandent à mon cœur cet effort de mon bras,
 Doncques n'en parlons plus, et que mon cher Acate
 Souffre sans murmurer que ma douleur éclate,
 Et qu'adressant ma voix à ces nobles guerriers,
 720 J'assure qu'ils auront part à mes lauriers.
 Fidèles compagnons des malheurs, dont ma vie
 S'est vue en mille endroits cruellement suivie,
 Glorieux partisans du plus noble dessein
 Que l'honneur m'ait jamais inspiré dans le sein,
 725 Magnanimes ouvriers de ma bonne fortune
 Qui vous doit être à tous favorable et commune,
 Voici le jour fatal, destiné pour donner
 Du relâche à nos maux, et pour me couronner.
 Soldats, Chefs, Compagnons, Citoyens, Amis, Frères,
 730 Rendez moi par vos vœux les immortels prospères,
 Conjurez leur bonté de secourir un Roi,
 Qui se promet tout d'eux et n'attend rien de soi.
 Priez ces souverains du Ciel et de la Terre,
 Que mon bras ait l'effet du foudre et du tonnerre,
 735 Qu'à l'abord des Latins, mes regards seulement
 Leur donnent du respect et de l'étonnement,
 Bref suppliez le Ciel, quoi que Turne ait d'audace,
 Que je sois tout de feu, que lui soit tout de glace,
 Il vient d'un pas superbe accompagné des siens,
 740 Il intimiderait d'autres que des Troyens.

SCÈNE IV.

**Latinus, Turne, Énée, Acate, Troupe des
Troyens. Troupe des Latins.**

LATINUS.

Doncques voici l'endroit, où le sort de deux hommes
Doit établir celui de tous tant que nous sommes,
Doncques c'est en ce lieu qu'un duel glorieux
Doit nous apprendre à tous la volonté des Dieux,
745 Que la valeur de Turne, ou que celle d'Énée
Va glorieusement vaincre la destinée,
Délivrer mon pays des outrages de Mars,
Et décharger mes champs d'une moisson de dards,
C'est donc, c'est donc ici, que la crainte bannie,
750 Amour paraît armé pour gagner Lavinie,
Et que de deux rivaux qui veulent l'acquérir,
Le plus juste doit vaincre, et l'autre doit périr :
Mais avant que le sort décide par les armes,
Nos sanglants différents, nos haines, nos alarmes,
755 Jurons et l'un et l'autre, et de bouche et de coeur,
Que les gens du vaincu céderont au vainqueur,
Qu'ils se reposeront à l'ombre de ses palmes,
Et laisseront mon âme et mes provinces calmes.

ÉNÉE.

Seul pour tous mes soldats, j'atteste les Grands-Dieux
760 Qui m'entendent parler, puisqu'ils sont en tous lieux,
Que si dans ce combat mon rival me surmonte
Vous les verrez bien loin, s'enfuir avec ma honte ;
Astre père du jour qui court incessamment,
Clair flambeau, je te fais témoin de mon serment,
765 Et toi noble pays, florissante Italie,
Ou l'Ordre du Destin prescrit que je m'allie,
Belle Terre, pour qui l'on m'a vu si souvent,
Et le jouet de l'onde, et le butin du vent,
Toi père tout puissant qui régite le tonnerre,
770 Toi Junon qui te plais à me faire la guerre,
Toi qui dans les combats, suivi de la terreur
Porte le désespoir, le carnage et l'horreur,
Mars, qui peux quand tu veux par ton ardeur funeste,
Mettre dans les cités, la famine et la peste,
775 Et vous humides Dieux qui dans le sein des eaux
Avez pour logements des palais de roseaux ;
Toi maître du trident qui tiens sous ta puissance
Cet élément constant dedans son inconstance,
Neptune qui m'aidas alors que malgré toi
780 Junon voulait ouvrir ses abîmes sous moi.
Liguez vous tous ensemble et conjurez ma perte
Par une guerre ouverte,
Enfin réduisez nous dans un funeste état
Si nous contrevenons aux lois de ce combat.

LATINUS.

785 Je jure ainsi que vous, le Ciel, la Terre et l'Onde,
La Lune et le Soleil ces deux flambeaux du monde,
Janus au double front, les forces de l'Enfer,
Les Démons souterrains, et ceux qui sont dans l'air,
Celui qui m'engendra, dont la main vengeresse
790 Oppriment les humains qui faussent leur promesse,
Bref j'atteste le Ciel et tous les immortels,
Leurs Temples adorés, et leurs sacrés autels,
Que si Turne est vaincu ma fille sera vôtre,
Et que votre désir fera des lois au nôtre,
795 Rien ne peut ébranler un si ferme propos,
Non pas quand l'Océan en grossissant ses flots
Ferait renaître encor cet ancien orage,
Où Deucalion seul fut exempt du naufrage,
Non pas mêmes aussi quand ses Astres divers
800 Qui brillent dans le Ciel tomberaient aux Enfers,
Plutôt ce sceptre ci, par un nouveau prodige,
Ira se réunir de soi-même à sa tige,
Et produira des fleurs comme il fit autrefois,
Avant que l'artifice eut embelli son bois,
805 Et qu'il fut destiné pour servir d'une marque
Qui distingue un sujet d'avecque son monarque.
Oui plutôt que je manque à garder mon serment,
L'Univers révolté verra ce changement.

TURNE.

810 Les lois de ce combat sont assez affermies,
Éteignons dans le sang nos flammes ennemies,
Voyons qui de nous deux contera dans ses biens,
Un trésor où le Ciel renferma tous les siens.

ÉNÉE.

815 Prince, ma passion répond à votre envie,
Un trépas glorieux m'est plus cher que la vie,
Déployez vos efforts, et ne m'épargnez point,
L'honneur vous le commande, et l'Amour vous l'enjoint,
La Princesse l'ordonne, et ses yeux pleins de charmes,
Veulent voir aujourd'hui mon sang dessus vos armes.

TURNE.

820 Superbe Phrygien, vous allez éprouver
Que c'est trop tard me craindre, et trop tôt me braver,
Tranchant du premier coup votre honteuse trame,
Je vous ferai vomir votre sang et votre âme.

ÉNÉE.

Assistez moi grands Dieux.

TURNE.

Mon bras assiste moi.

ÉNÉE.

Je n'implore que vous.

TURNE.

Je n'implore que toi.

SCÈNE V.

**Juturne, Turne, Énée. Latinus, Acate, Troupe
des Troyens, Troupe des Latins.**

JUTURNE, en habit de Cavalier.

825 Barbares généreux, courages sanguinaires,
Ambitieux rivaux, illustres adversaires,
Suspendez vos fureurs, le Ciel l'ordonne ainsi,
Et ce sont ses arrêts qui m'amènent ici,
Qu'on m'écoute parler sans que l'on m'interrompe.

TURNE.

830 Mars ne parut jamais avecque plus de pompe,
Il faut que ce soit lui.

LATINUS.

Je le pense.

JUTURNE.

Écoutez.

L'organe du Destin et des Dieux irrités.

ÉNÉE.

Puisque c'est de leur part, vous aurez audience.

JUTURNE.

835 Qu'aucun donc d'un seul mot, ne rompe son silence,
Et si ma voix sur lui, fait quelque impression,
Qu'il ne le fasse voir que par son action.
Le Ciel que je consulte, et même où je demeure,
M'a fait en cette place arriver à bonne heure,
Si j'eusse différé d'un moment à venir.
840 Le lustre des Latins s'en allait se ternir,
Un seul homme à leurs yeux, au dépens de leur gloire
Était prêt d'ériger un Temple à sa mémoire,
Turne immortalisait sa valeur et son nom,
Et perdait son pays, pour croître son renom :
845 Oui Latins de ce chef, l'âme bouillante et prompte
Allait être vaincue, ou vaincre à votre honte,
Son triomphe ou sa mort en cette occasion,
Vous allait apporter de la confusion,
S'il eut été vainqueur, sa vaillance estimée,
850 Eut accru seulement sa propre renommée,

Et si son ennemi l'eut percé de ses coups,
 Cet affront signalé n'eut fait rougir que vous :
 Après un bon succès, les nations étrangères
 Eussent mis dans le Ciel, et Turne et ses louanges,
 855 Mais après sa défaite, on eut dit en tous lieux
 Les Latins sont vaincus, les Troyens glorieux,
 L'Hellespont a soumis à ses lois l'Italie,
 Un pays si superbe aujourd'hui s'humilie,
 Des peuples si puissants sont devenus au point
 860 De se voir gourmander et n'en murmurer point.
 Ha généreux Latins évitez ces reproches,
 Faites, faites, plutôt de sanglantes approches,
 Mourez, mourez plutôt, que de souffrir qu'un bras
 Conserve à votre honte, ou perde vos États.
 865 Quelle appréhension peut glacer vos courages ?
 N'êtes vous pas munis de tous les avantages ?
 Ces Phrygiens sont-ils pour vous trop belliqueux,
 Êtes vous moins en nombre et moins en force qu'eux ?
 Vous voyez la Troade et l'Arcadie entière,
 870 Que l'une et l'autre ici tombent sur la poussière,
 Si vous les engagez dans un combat commun,
 Fussent ils plus encor vous serez deux contre un.
 Courage compagnons, en pareille aventure
 Le tumulte jamais n'est de mauvaise augure,
 875 Alors que le Ciel tonne, et que l'on voit l'éclair,
 C'est signe que la foudre est prête à fendre l'air.
 Vous tonnez, et vos yeux enflammés de colère,
 Représentent ce feu, qu'on voit quand il éclaire,
 Vos armes dont l'aspect peut tout épouvanter,
 880 Sont des foudres mortels qu'on ne peut éviter,
 Lancez, lancez les donc, sur ces coupables têtes,
 Qu'en mourant, les Troyens apprennent qui vous êtes.
 Mais que mal à propos je veux vous animer,
 Vous montrez une ardeur qu'on ne peut exprimer,
 885 Vos coeurs pour le combat, ont de l'impatience,
 Et vous ne balancez qu'afin que je commence.
 Je vais donc sur leur chef porter le premier coup,
 Donnons, nous les vaincrons sans nous peiner beaucoup.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Amata, Turne.

TURNE.

Oui, Madame, nos mains noblement occupées,
890 Pour accourcir nos jours, allongeaient nos épées,
Nous commençons déjà, de porter quelques coups
Quand ce jeune guerrier se vint mettre entre nous,
Et quand sa voix fatale aux progrès de ma gloire,
Me déroba l'honneur, d'une illustre victoire.

AMATA.

895 Quel que soit ce guerrier, j'estime sa valeur.

TURNE.

Et je n'en puis louer, l'indiscrète chaleur,
Sur le point que j'allais faire mordre la terre,
Au téméraire auteur d'une sanglante guerre,
Lorsque j'étais tout prêt de lui percer le sein
900 Ce guerrier inconnu vint trahir mon dessein,
Il sauva mon rival de la mort toute prête,
Son ardeur fit flétrir des lauriers sur ma tête,
Et semant dans le camp le tumulte à son gré
Il me précipita d'un superbe degré,
905 À cette heure sans lui l'ennemi qui nous brave,
Ou n'aurait plus de vie, ou vivrait notre esclave.

AMATA.

Turne ne blâmez pas ce guerrier généreux,
Il vous a retiré d'un pas bien dangereux ;
Puisqu'après une foi saintement établie,
910 Le Ciel a consenti qu'elle fut affaiblie,
C'est signe que sa force esclave du destin
Ne pouvait plus aider à l'Empire Latin,
Et que d'un homme seul la chute infortunée
Nous allait tous ranger sous le pouvoir d'Énée.

TURNE.

915 Si le Ciel et le Sort, le favorisaient tant
Ses armes auraient eu plus d'heur en combattant,

Et les fureurs de Mars réprimant son audace,
 N'en auraient pas couché tant des siens sur la place.
 Quand je me représente un choc si furieux,
 920 Le carnage et l'horreur paraissent à mes yeux,
 Je vois deux camps mêlés sacrifier leur vie,
 Et rendre en expirant leur sort digne d'envie,
 Je vois de toutes parts de généreux guerriers,
 Ou tombez, ou tombants, sous le faix des lauriers,
 925 L'un et l'autre parti s'échauffe et s'encourage,
 Le courroux saisit l'un, l'autre cède à la rage,
 Et tous deux altérés de la soif de leur sang,
 Ils courent en chercher des sources dans leur flanc :
 Mais parmi ce désordre où la Parque insolente
 930 Donne la mort aux uns, aux autres l'épouvante,
 On met dans la moisson, bien moins d'épis à bas,
 Que je ne fais tomber de Troyens sous ce bras ;
 Je tiens ou leur défaite, ou leur fuite assurée,
 Leur faiblesse est connue, et ma force admirée,
 935 J'en fais autant mourir que ce fer en atteint,
 Et l'ennemi pâlit du sang dont il est teint ;
 Enfin on me voit tel qu'on a peu vous apprendre
 Que j'étais quand ce bras défit ce jeune Évandré,
 Ce Pallante qu'Énée aimait si chèrement,
 940 Et que je dépouillais de ce riche ornement,
 C'est-à-dire en un mot, que dans cette mêlée
 Ma valeur se rendait pour jamais signalée,
 Et que mon cimenterre étincelant dans l'air
 Faisait tout ce que font et la foudre et l'éclair,
 945 Lorsque voici venir cinq cents hommes en armes,
 Portants aux yeux le feu, le meurtre, les armes
 Qui par leur arrivée imprévue aux Latins
 Les font se défier du soin de leurs destins,
 La frayeur aussitôt les rend tremblants et blêmes,
 950 Loin de se faire craindre, ils se craignent eux mêmes.
 Leur généreuse ardeur tout d'un coup s'alentit,
 Ils poussent tous des cris, dont le camp retentit,
 Et l'âme d'un chacun à ce point s'est réduite
 Que la peur de la mort lui conseille la fuite,
 955 Je suis abandonné, mon pays me trahit,
 Je parle, je commande et nul ne m'obéit,
 L'ennemi vient à moi, j'en redoute l'approche,
 Mais je crains si je fuis d'en avoir du reproche ;
 Enfin chargé de honte et de rage troublé,
 960 Je cède sur le point de me voir accablé ;
 Ainsi ce ne fut pas le bon destin de Troie
 Qui mit et mon honneur, et mon amour en proie,
 Ce fut la trahison de nos lâches soldats
 Troublés par un renfort, qu'ils ne prévoyaient pas,
 965 Les perfides qu'ils sont, devaient avant leur fuite
 Réfléchir sur leur chef, et dessus sa conduite,
 Et songer en bravant les forces d'Ilion,
 S'ils étaient tous des cerfs, que j'étais un lion.

AMATA.

Mais toujours ce combat s'est fait à notre perte.

Alentir : Rendre plus lent. [L]

TURNE.

970 L'État n'aperçoit point celle qu'il a soufferte,
Fort peu de nos soldats ont répandu du sang,
Et du leur les Troyens ont vu naître un étang,
Ainsi toute leur gloire et tout leur avantage
C'est d'être restés seuls témoins de leur naufrage,
975 Et dedans le mépris qu'ils faisaient du trépas
D'avoir contraint à fuir nos timides soldats,
Quoi que pour excuser la faute qu'ils ont faite
Je pourrais appeler leur fuite une retraite.

AMATA.

Ce serait trop flatter des traîtres tels qu'ils sont,
980 Et même autoriser les lâchetés qu'ils font,
Il faut mieux distinguer la retraite et la fuite,
La première est l'effet d'une bonne conduite,
L'autre est un témoignage infaillible et honteux,
D'un courage timide, imprudent et douteux,
985 Celui qui se retire a de vaincre une envie,
Celui qui fuit, n'en a que de sauver sa vie ;
Mais parmi ce chaos et d'horreur et d'effroi,
Vous ne me dites point qu'est devenu le Roi.

TURNE.

Je l'ignore Madame, et c'est ce qui me trouble.
990 Ici mon désespoir, et ma crainte redoublent,
Je croyais le trouver de retour au Palais.

AMATA.

Te reste-il (ô Ciel) encore quelques traits,
N'est-ce pas le dernier que ta fureur décoche,
Un Roi mort ou captif, ô trop sanglant reproche ;
995 Ô crime détestable, autant qu'inopiné,
Du chef et des soldats qui l'ont abandonné.

TURNE.

Ce propos de mépris sensiblement me touche,
Mon cœur en fait sa plainte aussi bien que ma bouche,
Que le Roi soit captif je serai sa rançon,
1000 Mais c'est trop s'emporter sur un simple soupçon,
En ce même moment il arrive peut être,
Et m'affranchit des noms et de lâche et de traître.

AMATA.

Peut-être aussi bientôt on viendra m'avertir
D'un malheur que la peur me fait déjà sentir,
1005 Mais que dis-je peut-être, hé Dieux la chose est vraie !
Tyrene que voici vient agrandir ma plaie.

SCÈNE II.

Tyrene, Amata, Turne.

TYRENE.

Préparez vous Madame à recevoir un coup,
Qui doit ou vous abattre, ou vous blesser beaucoup.
Notre Roi n'est plus Roi, le Troyen qui nous brave
1010 Le tient dedans son camp, et le traite d'esclave,
Je ne puis déguiser un mal si violent,
Je trahirais l'État en le dissimulant.

AMATA.

Et bien Turne, ma crainte est elle condamnable,
Ou plutôt mon courroux n'est-il pas raisonnable ?
1015 Ne méritez vous pas le reproche outrageux
D'être perfide amant, et chef peu courageux ?

TURNE.

Exagérez encor afin de me confondre,
Puisque vous me blâmez je ne veux pas répondre,
Faites moi grande Reine un reproche éternel,
1020 Si je vous ai déplu je suis trop criminel :
Bien que ce soit à tort que vous m'appeliez lâche,
J'aime mieux voir sur moi cette honteuse tâche,
Que de m'en exempter et d'un mot seulement,
Choquer votre discours et votre jugement.
1025 Dites qu'ingratement j'ai trahi ma patrie,
Que j'ai sacrifié l'État à ma furie,
Pressé comme je suis d'un soudain désespoir
Un mot en ma défense excède mon pouvoir,
La crainte d'être mal auprès de mon amante
1030 Rend ma langue immobile et mon âme tremblante ;
Si cet astre vivant qui fait mes plus beaux jours
D'un clin d'oeil seulement approuve vos discours,
Si le moindre soupçon se glisse dans son âme,
Son esprit généreux méprisera ma flamme,
1035 Je passerai pour lâche et son coeur tout Royal,
Me traitera de Prince, et d'amant déloyal ;
Cette peur, ce penser m'inquiète et me gêne,
Je souffre en ce moment une cruelle peine,
Et si je suis contraint de faire un autre choix,
1040 En ce même moment je mourrai mille fois,
Elle vient, mais ô Dieux ! Son visage adorable
N'a plus cette douceur qui le rendait aimable,
J'y vois du changement, et de l'émotion
Ou pour mieux dire encor de l'indignation.

SCÈNE III.

Lavinie, Amata, Turne, Tyrène.

LAVINIE.

1045 Amour, c'est trop longtemps parler en sa défense,
Mon devoir t'interrompt et t'impose silence.
Quoi mon père est captif, et vous n'êtes pas mort ?
Le naufrage du Roi vous a mis dans le port,
Vous respirez encor, et cent mortelles flèches
1050 N'ont pas fait sur ce corps de glorieuses brèches ?
Ha Latins qui n'eut dit que notre liberté
Eut été chère à Turne autant que la clarté,
Cependant nous tombons sous le pouvoir d'Énée,
Sans que de ces destins la course soit bornée,
1055 Il survit à l'honneur, qu'il devait tant chérir
Et peut nourrir encore l'espoir de m'acquérir,
Parce qu'à son Amour le Roi n'est pas propice
Il l'a conduit exprès dedans le précipice,
Croyant mal à propos par ce lâche moyen
1060 D'avancer notre hymen, et m'ôter au Troyen.

TURNE.

Portez encor plus haut votre illustre colère,
Oui j'ai trahi le Roi, l'État, et votre père,
Imaginez, joignez d'autres maux à ceux-ci,
Si vous m'en accusez je m'en accuse aussi.

AMATA.

1065 Mais repoussez ce trait contre votre adversaire
Et montrez qu'elle forme un soupçon téméraire.

LAVINIE.

Oui si vous le pouvez faites voir que j'ai tort,
Et que notre disgrâce est un revers du sort.

TURNE.

Je vais puis qu'il vous plaît parler en ma défense
1070 Bien moins par intérêt que par obéissance,
Et puis quand la raison m'aura justifié
Je veux à vos soupçons être sacrifié :
Le duel divertit par l'abord d'un seul homme
Que je ne puis nommer, mais digne qu'on le nomme,
1075 Fit par un changement aussi prompt que fatal
D'un combat singulier un combat général.

LAVINIE.

Je sais cet accident qui nous charge de honte,
Il n'est pas de besoin que l'on me le raconte.

TURNE.

1080 Doncques sans rapporter la harangue que fit
 Cet éloquent guerrier à qui l'on satisfit,
 Vous saurez que son bras poussé de son courage
 Portant le premier coup fit éclater l'orage,
 Nos soldats animez de ces mâles discours
 Le voyant en danger lui prêtèrent secours,
 1085 Lors les traits que dans l'air on décocha sans nombre
 Firent qu'en plein midi l'on combattit à l'ombre,
 Le désordre soudain semé dans les deux camps
 Mêla les attaques avec les attaquants,
 Le carnage, l'horreur, l'assurance, les craintes,
 1090 Le désespoir, les pleurs, les soupirs, et les plaintes,
 Un nuage de poudre, un effroyable bruit
 Changèrent un beau jour en une affreuse nuit :
 Parmi ce triste amas d'horreurs et de ténèbres,
 Où l'ombre ensevelit mille actions célèbres,
 1095 Tandis que je faisais par tout briller ce fer,
 Le Roi s'évanouit de même qu'un éclair ;
 Trois fois pour le trouver et pour fuir l'infamie
 Je fus jusques au coeur de l'armée ennemie,
 Et durant ce temps là, sans être épouvanté
 1100 Je vis plus de cent fois la mort à mon côté ;
 Mais enfin ne prenant qu'une peine inutile
 Je me persuadai qu'il était dans la ville,
 Ainsi des ennemis je me sus dégager
 Plus pour suivre le Roi, que pour fuir le danger.
 1105 C'est de cette façon, rigoureuse Princesse,
 Que j'ai trahi l'État, mon honneur, ma maîtresse,
 Mon crime est avéré vous le devez punir,
 Et c'est une faveur que je veux obtenir,
 Un Prince généreux aurait perdu la vie,
 1110 Un véritable amant vous aurait mieux servie,
 Je suis un lâche Prince, un amant déguisé
 Et vous avez raison de m'avoir accusé.
 Faites doncques agir votre justice extrême,
 Commandez qu'on vous venge, ou vous vengez vous-même,
 1115 Tenez, prenez ce fer, donnez moi le trépas
 Ou si vous l'aimez mieux, laissez faire ce bras.

LAVINIE.

Prince vous me bravez et pour croître ma honte
 De vos jours et des miens vous faites peu de compte,
 Après m'avoir montré quelle était mon erreur,
 1120 Vous quittez la raison pour suivre la fureur.
 Faites mieux, préservez une si belle vie
 Des traits injurieux que décoche l'envie,
 Si vous ne surmontez ces indignes transports
 Le peuple les prendra pour l'effet d'un remords,
 1125 Et dira comme il croit toujours le vraisemblable ;
 Que Turne aurait vécu, s'il n'eut été coupable.
 Évitez ce reproche à votre honneur mortel,
 Témoignez aux Latins que vous n'êtes point tel,
 Rassemblez nos soldats, instruisez les d'exemple,

- 1130 Donnez de votre coeur une preuve bien ample,
Dans le camp des Troyens allez tout foudroyer,
Portez y la frayeur sans vous en effrayer,
Et pour dire en un mot, si vous me voulez plaire
Laissez leur votre vie ou leur ôtez mon père,
1135 Oui malgré mon amour je suis ferme en ce point,
Turne amenez mon père, ou ne revenez point ;
Que si de mes soupçons le souvenir vous fâche,
Songez que la nature est une forte attache,
Et que toujours mon sexe en des malheurs si grands
1140 Croit s'il est modéré plaindre mal ses parents.

TURNE.

- Ma Princesse il suffit, ces deux mots m'adoucissent
Je ne désire plus que mes yeux s'obscurcissent,
Ce que j'ai de chaleur tend à vous secourir
Et je meurs du regret d'avoir voulu mourir.
1145 Le temps ne permet pas qu'on le perde en paroles,
Les longs raisonnements, marquent les âmes molles,
Il faut sans consulter dedans un mal pressant
Recourir au remède aussitôt qu'on le sent,
Bien souvent le venin qu'imprime la vipère
1150 Gagne et blesse le coeur tandis qu'on délibère.
Adieu donc, je m'en vais combattre vaillamment
Vous aurez votre père ou n'aurez plus d'amant.

SCÈNE IV.

**Latinus, Sidon, Turne, Amata, Lavinie,
Tyrene.**

LATINUS.

Énée est généreux.

AMATA.

Ô Ciel peut il bien être !

LAVINIE.

Mes yeux est ce le Roi que vous voyez paraître.

TURNE.

- 1155 Votre prise Seigneur n'était donc qu'un faux bruit ?

LATINUS.

- Ne m'interrompez point, vous en serez instruit.
Quand je vis nos Soldats proches de leur défaite
Je me crus obligé de faire une retraite,
Mais au point de me voir échappé du hasard
1160 Un ombrage surprend les chevaux de mon char,
Aussitôt la frayeur les fait changer de route
Ils guident leur cocher dedans cette dérouté,
Ils gourmandent le frein que son art leur a mis,
Et m'entraînent enfin au camp des ennemis,

- 1165 Je n'y suis pas plutôt qu'à l'instant on m'arrête,
 Le soldat insolent me brave et me maltraite,
 Et pensant de son Prince en être bien voulu
 Sur moi pour m'y conduire il se rend absolu ;
 Mais après m'avoir fait ce traitement indigne
- 1170 Toute sa récompense est un affront insigne,
 Son Monarque envers lui justement irrité
 Le reprend devant moi de sa témérité,
 Et m'ayant témoigné des respects incroyables
 Il tient à ses sujets ces mots ou de semblables.
- 1175 Qu'un Roi ne soit pas libre, il est hors de raison,
 Ou du moins l'Univers doit être sa prison,
 Soldats vous vous flattez d'un espoir infertile,
 Conduisez ce Monarque aux portes de sa ville,
 Je veux le rendre aux siens, et par cette action
- 1180 Montrer beaucoup d'amour et peu d'ambition ;
 Il est dit, il est fait, une de ses cohortes
 Accompagne mon char, et me rend à nos portes.
 Jugez après ce trait de générosité
 Si je dois approuver votre animosité,
- 1185 Et si sans être ensemble ingrat, lâche, et barbare,
 Je saurais oublier une faveur si rare :
 Certes je ne le puis, les Rois sont obligés
 De ne laisser jamais de bienfaits négligés,
 Aussi ce conquérant aurait déjà des marques
- 1190 Que je sais m'acquitter du devoir des Monarques.
 Déjà vous le verriez dans nos rebelles murs
 Recevoir des plaisirs et tranquilles et purs,
 Il serait possesseur de la beauté qu'il aime,
 Et son front brillerait dessous mon diadème
- 1195 S'il avait seulement secondé d'un souhait,
 Le dessein arrêté que mon coeur avait fait ;
 Mais bien loin d'aspirer à ce haut avantage
 Ce Prince généreux m'a tenu ce langage,
 Je ne cherche jamais de satisfaction
- 1200 Qu'en la gloire de faire une bonne action,
 Que si j'ai mérité quelque faveur plus grande
 Seigneur veuillez souscrire à ma juste demande,
 Qu'aujourd'hui mon rival rentre dans le combat,
 Et que nous terminons notre amoureux débat,
- 1205 Après avoir juré les puissances célestes,
 Nos serments violés, nous deviendraient funestes,
 Il y faut satisfaire et gauchir ce malheur
 Par un sanglant effet d'amour et de valeur,
 C'est la seule faveur que je crois qui m'est due
- 1210 Pour votre liberté que je vous ai rendue.
 Cela dit, il se tait et dans le même instant
 Je proteste les Dieux de le rendre content,
 Non sans être touché d'une contraire envie
 À celle qui le porte au mépris de sa vie,
- 1215 Je voudrais divertir ce généreux cruel
 D'abandonner ses jours au hasard d'un duel,
 Mais je prétends en vain de fléchir son courage,
 Avant qu'entrer au port il veut vaincre l'orage.
 Turne soyez donc prêt à combattre bientôt,
- 1220 Montrez que rarement on vous prend au défaut ;
 Que si de ce combat le péril vous transporte
 Lisez ce mot d'écrit que Sidon vous apporte,

Il pourra rassurer vos esprits étonnés,
Voyez ce qu'il contient, adieu, Sidon venez.

SCÈNE V.

Turne, Amata, Lavinie, Tyrene.

LAVINIE.

1225 Madame, qui lui peut envoyer cette lettre ?

AMATA.

Je l'ignore, et ne sais, ce qu'on doit s'en promettre.

TURNÉ.

Lettre.

Prince je suis ce Cavalier
Qu'on vit s'opposer à vos armes,
Lorsque pour mériter Lavinie et ses charmes,
1230 Vous tentiez le hasard d'un combat singulier :
Je suis près de finir ma trame,
Un coup mortel m'arrache l'âme,
Les ondes de mon sang la jettent dans le port.
C'en est fait, elle m'est ravie :
1235 Mon frère en me vengeant triomphez de la mort,
Ou du moins en mourant, triomphez de la vie.
Juturne votre soeur. En cet événement,
Ma tristesse est égale à mon étonnement,
Mon âme en ce rencontre en cent parts divisée,
1240 Voit comme ma raison ma constance épuisée,
Si bien que mon malheur est étrange à ce point
Qu'il fait que je lui cède et ne le comprend point.

LAVINIE.

Si l'on peut de l'esprit juger par le visage
Le sien est agité, d'un furieux orage.

TURNÉ.

1245 Quoi ma soeur, c'est donc vous, qui sous un faux habit
Semâtes dans le camp un désordre subit ;
Qui vîntes empêcher qu'on ne vit deux épées
Pour un vivant soleil au combat occupées,
C'est vous qui m'écrivez et qu'un coup furieux
1250 Prive du bel esprit que vous teniez des Cieux ?
Mes cruels ennemis vous ont donc outragée ?
Mais je jure le Ciel que vous serez vengée,
Je suis sourd à l'amour j'écoute mon devoir,
Ma maîtresse sur moi n'a plus aucun pouvoir ;
1255 Oui j'ose vous le dire aimable Lavinie,
Je prends tous vos soupirs pour une tyrannie,
Soupirer devant moi c'est tyranniquement,
Choquer la liberté d'un frère et d'un amant.

AMATA.

Turne souvenez vous...

TURNE.

1260 Que ma soeur me demande
Que pour venger son sang, tout le mien je répande.
Sus donc n'en parlons plus, cédonz à mon transport
Puisqu'elle m'y convie,
Allons en la vengeant triompher de la mort,
Ou du moins en mourant, triompher de la vie.

AMATA.

1265 Dieux glacez son courage et retenez son bras.

LAVINIE.

Dieux faites qu'il combatte et qu'il ne meure pas.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Amata, Lavinie, Sidon.

AMATA.

Sidon raconte nous cette triste aventure,
Ne tient pas plus long temps nos coeurs à la torture,
Parle, et si tu le peux en cessant ton discours
1270 Termine ou pour le moins précipite nos jours ;

SIDON.

Ha ! Que plutôt cent fois...

AMATA.

Obéis sans réplique,
On tait malaisément l'infortune publique.

SIDON.

Ces illustres rivaux lassés de voir le jour,
Et tous deux aveuglés de fureur et d'amour
1275 Viennent en même temps dans la place assignée
Pour employer leurs mains contre leur destinée,
Ce fut le champ de Mars qui rougit de leur sang,
Car le Troyen voulut s'éloigner de son camp
Afin que s'il vainquait ce fameux avantage
1280 Ne se peut rapporter à rien qu'à son courage.
Donc arrivés qu'ils sont dans le lieu du combat
Ils s'engagent tous deux en un sanglant ébat,
Tous deux avec plaisir s'obstinent à leur perte,
Tous deux marchent sans peur dessus leur tombe ouverte,
1285 D'une égale chaleur tous deux battent le fer,
Et tous deux de leurs yeux s'élancent en éclair,
Tous deux pour se donner une nouvelle atteinte
Méditent tous beaucoup, et puis font une feinte,
Bref, ils font remarquer, et d'une et d'autre part
1290 Beaucoup d'adresse jointe aux préceptes de l'art.

AMATA.

Que sert ce long discours, enfin Turne succombe,
Dis vite.

SIDON.

En reculant, le Ciel permet qu'il tombe
Et dans le même instant que le pied lui défaut,
Son rival dessus lui se jette d'un plein saut.

LAVINIE.

1295 N'achève pas.

AMATA.

Non, non, par ce rapport funeste,
Éteins si tu le peux la clarté qui me reste.

SIDON.

Turne est donc renversé dessous son ennemi,
Mais son corps en tombant a son coeur affermi ;
Le Troyen qui voit tout répondre à son envie
1300 Le presse plusieurs fois de demander la vie,
Mais ce noble courage au lieu d'y consentir
Se moque du vainqueur qui le veut garantir,
Toutefois la tendresse, ou le respect d'Énée
L'empêche d'attenter dessus sa destinée,
1305 Et lui fait avancer ce propos généreux.
Prince relevez vous, soyons amis nous deux,
Les armes m'ont enfin la Princesse asservie,
Je vous donne ; ce Roi pensait dire la vie,
Mais un funeste objet que son oeil découvrit
1310 Lui vint fermer la bouche au moment qu'il l'ouvrit.
Turne avait dessus soi l'écharpe de Pallante,
D'un meurtre tout récent encor toute sanglante,
Énée à cet objet oublia la pitié,
Et se rendit sensible aux traits de l'amitié ;
1315 Pallante avant sa mort était toute sa joie
Tous deux semblaient n'avoir qu'une trame de soie,
Et pour le faire court, le Ciel les avait mis
En un degré plus haut que les parfaits amis ;
Cette écharpe fatale au bien de la patrie
1320 Emporte le Troyen jusques à la furie,
Cet objet à ses yeux présente son ami,
Il y remarque encor le sang qu'il a vomi,
Et dans ce même instant sa mémoire fidèle
Lui dit que Turne a fait cette action cruelle,
1325 Il entend ce rapport, puis oyant son courroux
Il le fait relever et le perce de coups.

LAVINIE.

Ainsi donc de ses jours la course est terminée ?

SIDON.

Ces coups n'achèvent pas sa triste destinée,
Et bien qu'ils soient mortels, ils accordent pourtant
1330 Quelques moments de vie à son coeur palpitant.

AMATA.

Que disent nos soldats, à ce sanglant spectacle ?

SIDON.

Ils murmurent entre eux, mais c'est un faible obstacle,
Le Roi caresse Énée, et l'honneur du nom
De vainqueur qui mérite un immortel renom,
1335 Pour prix de sa victoire il lui promet Madame.

AMATA.

Il ne peut de la sorte en disposer sans blâme.

SIDON.

Je crois qu'ils se rendront dans peu de temps ici.

LAVINIE.

Est-il possible ?

SIDON.

Au moins chacun le pense ainsi.

AMATA.

Après tant de malheurs, laisse nous sans contrainte
1340 Ouvrir les yeux aux pleurs, et la bouche à la plainte,
Retire-toi Sidon, de généreux esprits
Ne sauraient qu'en secret soupirer sans mépris.

SCÈNE II.

Amata, Lavinie.

AMATA.

Étourdis du tonnerre, et frappés de la foudre,
À quoi nos deux esprits pourront-ils se résoudre,
1345 Dans ce commun naufrage, est-il rien que la mort
Qui puisse nous servir, et d'asile, et de port !

LAVINIE.

À mon secours aussi, seule je la réclame.

AMATA.

Glorieux désespoir, témoin d'une belle âme.
Vous braverez ainsi cet insolent vainqueur
1350 Qui pense que son bras ait gagné votre cœur,
Et qui croit vous trouver disposée et contente,
Qu'il joigne à votre main la sienne encor sanglante,
Je n'attendais pas moins de générosité
D'un cœur où les vertus ont toujours éclaté,
1355 Où l'honneur se fait voir dans un lustre qui brille,

D'une grande Princesse, en un mot de ma fille,
Je savais qu'en dépit des rigueurs du destin,
Votre nom soutiendrait toujours le nom Latin,
Et qu'en réfléchissant sur ma pourpre éclatante
1360 Toutes vos actions rempliraient mon attente,
Que jamais le Troyen ne vous pourrait toucher,
Que comme le vaisseau qui heurte un grand rocher,
Si pour vous aborder, son âme est assez vaine
Son débris assuré, rend sa perte certaine ;
1365 Mais le Roi vient à nous, ma fille faites voir
Qu'un généreux esprit n'entend que son devoir.

LAVINIE.

Devoir qui m'inquiète, et qui me désespère,
Irriterai-je un Roi, mépriserai je un père ?

SCÈNE III.

Latinus, Amata, Lavinie.

LATINUS.

Le Démon des Troyens, reste victorieux,
1370 Turne est chargé de honte, Énée est glorieux.
Le myrte et le laurier environnent sa tête,
Ce dernier coup de foudre a calmé la tempête
Nos discours sont finis par ce dernier combat,
Et le sort nous élève alors qu'il nous abat.
1375 Son absolu pouvoir semble affermir le nôtre,
S'il nous ôte un soutien, il nous en donne un autre,
Et s'il a consenti, qu'on vainquit votre amant,
Celui qui l'a vaincu vous chérit ardemment.
Dedans fort peu de temps il doit ici se rendre.
1380 Et pour se faire voir, et pour se faire entendre,
Il craint de vos rigueurs l'excès qu'il a prévu,
Mais vous les oublierez, lorsque vous l'aurez vu,
Et si vous lui donner un moment d'audience,
Vos désirs et les siens feront une alliance ;
1385 L'effet que j'en attends ne me peut décevoir,
Il ne faut pour l'aimer que l'entendre et le voir,
Veuillez doncques ma fille, et le voir et l'entendre,
Puisqu'il doit être enfin, votre époux et mon gendre.

AMATA.

Oui Lavinie, ouvrez et l'oreille et les yeux
1390 Pour entendre, et pour voir un tigre ambitieux,
Un homme sans parents, sans renom, sans demeure,
Que de secrets remords, bourrellent à toute heure,
Et qui pour se laver de cent crimes divers
En vain depuis dix ans, a parcouru les mers.
1395 Oui ne refusez pas de voir une furie
Qui vomit son poison dessus votre patrie,
Qui jette à tout propos des serpents dans son sein,
Voyez cet ennemi, voyez cet assassin,
Oyez pareillement discourir un perfide,
1400 Que noircissent les noms, de traître et d'homicide.

Oyez le se vanter ; d'avoir tranché les jours
De l'agréable objet de vos chastes amours,
Puisque pour le haïr, il ne faut que l'entendre,
Mon pouvoir en ceci, ne veut rien vous défendre,
1405 Puisque pour le haïr, il ne faut que le voir,
Voyez le, j'y consens ainsi qu'à mon devoir.

LATINUS.

Madame le succès trompera votre attente,
Son visage est aimable, et sa bouche éloquente,
Quelque rébellion que puisse faire un coeur,
1410 Ses belles qualités l'en rendent le vainqueur.
Mais je m'étonne fort qu'une si sage Reine
Porte au courroux le père, et la fille à la haine,
Et que sans consulter la voix de la raison
Elle rallume encor le funeste tison,
1415 Le flambeau dévorant d'une sanglante guerre
Qui trouble mon repos, et désole ma terre.

AMATA.

Vous vous étonnez donc qu'une illustre vertu
Demeure ferme encor sous un trône abattu,
Vous vous étonnez donc qu'une âme généreuse
1420 Chérisse encor l'honneur quand elle est malheureuse,
Que cet étonnement est indigne d'un Roi,
Et que ces sentiments sont au dessous de moi.
Ma fille si mon sang en vous ne dégénère,
Fuyez l'abaissement où tombe votre père,
1425 N'aimez jamais Énée, et vous ressouvenez,
Que ce serait déchoir du lieu d'où vous venez.

LAVINIE.

Dieux, respect, piété, quel parti dois-je prendre,
À qui dois-je des deux résister ou me rendre,
Ha ma mère, ha ma Reine, ha mon père, ha mon Roi,
1430 Quel Empire aujourd'hui prenez vous dessus moi ?

LATINUS.

Tel qu'ordonne le Ciel.

AMATA.

Tel qu'inspire la crainte.

LATINUS.

Tel que veut mon honneur.

AMATA.

Tel que défend ma plainte,
Tel que ne peut souffrir ma vertu ni mon rang,
Et que ne souffrira personne de mon sang.
1435 Lavinie élevés et vos yeux et votre âme,
Qu'un trône soit l'objet, où tende votre flamme,
Ne vous abaissez point, et vous recherche en vain,
Quiconque n'aura pas un sceptre dans la main.

LATINUS.

1440 L'étranger qui l'adore a porté cette marque
Qui fait que dans un homme on révère un monarque,
La fortune contraire aux Princes généreux
L'a rendu misérable autant qu'il fut heureux,
Son instabilité peut me traiter de même,
Elle peut m'arracher du front le diadème,
1445 Mais quand je céderais à sa déloyauté
Mon règne cesserait, et non ma Royauté,
Rendez vous Lavinie aux volontés d'un père,
Son pouvoir est plus grand que celui d'une mère,
Même laissant à part ces noms saints et sacrés,
1450 Entre l'homme et la femme, on marque des degrés,
À quelque indépendance où votre sexe aspire,
Le mien a dessus lui toujours eu de l'Empire,
Obéissez moi donc, et vous faites des lois,
Des plaisirs de l'époux, dont je vous ai fait choix,
1455 Il m'a fait recouvrer ma liberté perdue.

LAVINIE.

Cette belle action, est présente à ma vue.

AMATA.

Il a causé les maux, qui font notre souci.

LAVINIE.

Ses actes violents me sont présents aussi.

LATINUS.

La victoire a suivi le parti de ses armes.

LAVINIE.

1460 Pour vaincre mes dédains, son bonheur a des charmes.

AMATA.

La mort vous a ravi votre amant par ses mains.

LAVINIE.

Ses fureurs par ce meurtre, ont accru mes dédains.

LATINUS.

À se résoudre au bien, que votre âme a de peine.

LAVINIE.

Qu'elle souffre de mal de se voir à la gêne.

LATINUS.

1465 Énée arrive ici, servez votre pays.

LAVINIE.

Comment espérez vous, tous deux d'être obéis,
Dieux, témoins des douleurs, dont mon âme est atteinte,
Éclairez ma raison dedans ce labyrinthe.

SCÈNE IV.

Énée, Latinus, Amata, Lavinie.

ÉNÉE.

Il fallait pour venir adorer vos beautés,
1470 Dompter les flots des mers, et je les ai domptés,
Il fallait pour remplir mon amoureuse idée
Mettre au hasard ma vie, et je l'ai hasardée,
Bref pour vous posséder malgré mes ennemis
Il fallait les soumettre, et je les ai soumis ;
1475 Maintenant que pour vous rien ne me reste à faire,
Je viens de mes travaux demander le salaire,
Mais celui que je veux, et qui me sera doux,
C'est de cesser de vivre, ou d'être aimé de vous.

AMATA.

Mourez donc, vous n'avez de part que dans sa haine.

ÉNÉE.

1480 Mourons donc, et mourant contentons une Reine.
Mais puisque deux beaux yeux m'ont soumis à leur loi,
Esclave que je suis, je ne puis rien sur moi,
Il ne m'est pas permis d'attenter sur ma vie
Si celle que je sers n'approuve mon envie :
1485 Madame dites moi par un de vos regards
Que je perce à vos yeux ce corps en mille parts.
Que j'arrache ce coeur, que l'Amour vous engage,
Je le déchirerai sans rompre votre image,
Oubliez aujourd'hui tout sentiment humain,
1490 Je vous offre ce fer et vous prête ma main.

LAVINIE.

Ils sont encore teints du sang que je regrette.

AMATA.

Entendez de ce sang l'éloquence muette,
Il demande vengeance, et dit tacitement
Que vous perdiez le vôtre, ou vengiez votre amant.

LATINUS.

1495 Fâcheuses visions d'une femme obstinée,
Ce fer victorieux parle en faveur d'Énée,
Il l'exalte d'avoir surmonté son rival,
Vous ne l'entendez pas, ou vous l'expliquez mal,

1500 Au reste conseillé d'un plus juste génie,
Je fais ce conquérant époux de Lavinie.

LAVINIE.

Ha ! Faites moi plutôt le butin du cercueil,
Je ne verrai jamais ce tigre d'un bon oeil.

ÉNÉE.

Vivant dans les douleurs depuis que je vous aime
Je suis tigre en effet, mais c'est envers moi-même.

SCÈNE V.

Sidon, Latinus, Amata, Lavinie, Énée.

SIDON.

1505 Sire, Turne demande une faveur de vous.

LATINUS.

Quelle est-elle Sidon ?

SIDON.

D'embrasser vos genoux
Et de rendre en ce lieu, dans les bras de Madame
Ses devoirs et son sang, ses soupirs et son âme.

LATINUS.

Pour le repos public ainsi que pour le sien,
1510 Il faut à son désir que j'oppose le mien,
Sa présence accroîtrait l'injuste tyrannie
Qu'ose sur ce vainqueur exercer Lavinie,
Et ses yeux qui verraient ceux qu'ils ont tant aimés,
Paraîtraient en mourant de colère animés,
1515 Ainsi pour un trépas il en souffrirait mille,
Allez qu'il se console et qu'il meure tranquille.

SIDON.

Sire si ces discours ont de la vérité,
Il veut faire éclater sa générosité.

LATINUS.

Si la chose est ainsi, je consens qu'on l'amène.

SIDON.

1520 Il est dessus un lit dans la salle prochaine.

SCÈNE VI.

Latinus, Amata, Énée, Lavinie.

LATINUS.

Lavinie il est temps d'écouter la raison,
Vos premiers mouvements ne sont plus de saison ;
Quelque dessein que Turne ait formé dans son âme
Il faut que votre ardeur s'éteigne avec sa flamme,
1525 Et que réduit au point d'abandonner le jour
Il ait votre pitié, ce Prince votre Amour.

LAVINIE.

Piété jusqu'à quand seras-tu combattue !

AMATA.

Attendez pour tomber que je sois abattue,
Soyez ferme toujours.

ÉNÉE.

Hélas ! Si sa pitié
1530 Doit attendre la fin de votre inimitié,
Je puis bien me résoudre à vivre dans le monde
Sans espoir que sa flamme à la mienne réponde.

AMATA.

Le spectacle sanglant qu'on nous vient faire voir,
Vous défend de nourrir ce téméraire espoir.

SCÈNE DERNIÈRE.

**Turne, Latinus, Amata, Lavinie, Énée, Sidon,
Tyrene.**

TURNE.

1535 Que la Parque à son gré tranche ma destinée,
Que ce soit aujourd'hui ma dernière journée,
Que j'aïlle chez les morts sans partir de ce lieu,
J'expirerai content vous ayant dit adieu,
La mort en nous ôtant de ce monde où nous sommes
1540 Fait peut-être des Dieux en détruisant des hommes,
Dans ce haut sentiment loin de craindre ses coups
Je voudrais qu'elle vint m'assaillir devant vous,
Que dis-je, je voudrais, hélas ! J'expérimente
Dans ce corps languissant sa rigueur véhémence,
1545 Je meurs, mais son pouvoir cédant à vos beautés,
Quand elle m'a tué vous me ressuscitez.
Doncques puisque vos yeux où brillent tant de charmes,
Me mettent pour un temps à l'abri de ses armes,
Souffrez qu'en ces moments qui me sont précieux
1550 Je vous donne un avis que j'ai reçu des Cieux.

LAVINIE.

Quel que soit cet avis je promets de le suivre.

TURNE.

Je ne puis davantage à mon honneur survivre,
Et quand je le pourrais avant qu'il fut demain
Moi-même contre moi j'armerais cette main,
1555 Énée est mon vainqueur, son bras que rien ne dompte
Ainsi que de mon sang m'a fait rougir de honte,
Cet homme est un trésor qu'on ne peut estimer
Il vous aime Madame, et vous devez l'aimer.

ÉNÉE.

Rare et louable effet d'un courage héroïque.

TURNE.

1560 La volonté des Dieux par ma bouche s'explique,
Aimez, aimez le donc, et qu'après mon trépas
Cet heureux étranger possède vos appas.
Je vous en fais Madame, une instante prière,
Ne me refusez pas cette faveur dernière.

LAVINIE.

1565 Quoi je pourrais aimer...

TURNE.

Vous n'avez qu'à vouloir,
Et votre volonté fera votre pouvoir.

AMATA.

Pensez-vous qu'elle veuille...

TURNE.

Un généreux courage
Se détermine à tout où son devoir l'engage.

LAVINIE.

1570 Est ce de mon devoir d'accepter pour époux
Celui dont les fureurs ont éclaté sur vous ?

TURNE.

Oui, Madame, à cela le devoir vous invite,
Ma défaite et ma mort font voir qu'il vous mérite,
D'ailleurs, malgré l'excès du deuil qui vous abat
Il faut garder les lois et l'ordre du combat.

LAVINIE.

1575 Mais...

TURNÉ.

Ô mais importun.

LAVINIE.

Voulez vous que j'oublie,
La mort qui nous sépare et l'amour qui nous lie ?

TURNÉ.

C'est peu, je veux encor que ce noble vainqueur
Occupe désormais ma place en votre coeur,
Si vous m'avez aimé donnez m'en cette marque,
1580 Adieu, je vais payer le tribut à la Parque,
Le feu qui m'animait s'éteint par ce soupir,
Souvenez vous au moins de mon dernier désir.

ÉNÉE.

Ô générosité bien digne que l'histoire
En célèbre à jamais et l'excès et la gloire,
1585 Je vois d'un oeil jaloux une si belle mort
Et l'orage me plaît qui conduit à tel port.

LAVINIE.

Madame c'en est fait, sa vie est terminée,
Plaignons et soupignons sa triste destinée.

LATINUS.

« Les soupirs continus et les tristes transports
1590 Témoignent mal l'amour que l'on portait aux morts,
C'est en satisfaisant à leur dernière envie
Que l'on montre à quel point on chérissait leur vie ;
Songez donc Lavinie à répondre au souhait
Qu'en vous disant adieu ce grand courage a fait,
1595 Aux voeux de ce héros cessez d'être inflexible.

AMATA.

C'est un commandement qui tend à l'impossible.

LATINUS.

Pourquoi ?

LAVINIE.

Turne qui vit, encore dans mon coeur
Le rend inaccessible à ce cruel vainqueur.

ÉNÉE.

Dure obstination ! Rigoureuse constance !

LATINUS.

1600 Vous en viendrez à bout par la persévérance,
L'une et l'autre à la fin rendront vos voeux contents,

Mais il faut que ce soit un ouvrage du temps.

FIN

PERMISSION.

Il est permis à la veuve Nicolas de Sercy, d'imprimer ou faire imprimer, la Tragédie, Intitulée le Turne, de Virgile, par le Sieur de la Brosse, fait ce 11 Août 1646.

À Paris, Chez la veuve NICOLAS DE SERCY, au Palais, en la Sale Dauphine, à la Bonne-Foy Couronnée.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].